

CHAPITRE XIV.

*Caractère et mœurs des habitans des îles
Baléares et Pithiuses.*

LA plupart des voyageurs, à peine arrivés chez un peuple, établissent leur opinion et prononcent affirmativement sur son génie, son caractère et ses mœurs, d'après ce qui les a le plus frappés dans les usages extérieurs, en parcourant les villes où ils ont passé. Souvent aussi la manière dont ils ont été traités dans quelques maisons particulières, influe beaucoup sur leur jugement. Dans le premier cas, on ne peut s'en rapporter à des observations trop légères; et dans le second, on reconnoît toujours, ou le sentiment de la reconnaissance, ou l'impression de quelque désagrément. Ce n'est point, au surplus, dans les villes où les relations plus fréquentes et plus faciles avec les étrangers, font, pour ainsi dire, disparaître le caractère national, que l'observateur, dégagé de préjugés, peut arriver à la vérité. En se rapprochant de

de l'habitant simple de la campagne , en le suivant au sein de sa famille, dans ses travaux, dans ses fêtes civiles et religieuses, le voyageur parviendra bien plus sûrement à connoître le caractère et l'esprit national, que les vices et les habitudes de la ville n'ont pu altérer.

On se trompe également, si l'on se flatte de réussir à connoître le génie et le caractère d'un peuple, en se réglant d'après les systèmes des différens philosophes. Les Platoniciens en attribuent la diversité à l'influence des astres et du climat, ne considérant la nature du gouvernement et de l'éducation que comme cause secondaire. Les astres influent plus ou moins sur l'homme, mais sans le gouverner, sans déterminer ses actions : il ne leur doit point les lumières de la raison, et sa volonté est toujours libre. Autrement, quel mérite auroit la pratique des vertus, et sur quoi condamneroit-on les vices, en admettant l'influence irrésistible des astres ? S'en rapportera-t-on aussi au système des destinées de la fable, ou se réglera-t-on d'après les extravagances de l'astrologie judiciaire des charlatans de tous les temps ? On peut bien accorder au climat une certaine influence sur les opérations de l'ame, puisqu'il participe aux divers mouvemens des organes

du corps, aux vibrations des fibres, à la circulation plus ou moins vive du sang ; mais en faire la cause première et absolue du génie et du caractère d'un peuple, me semble un paradoxe. Ne voit-on pas, en effet, des nations vivant sous le même climat, d'un esprit et d'un caractère très-différens ; et ne rencontre-t-on pas en même temps la plus parfaite uniformité pour d'autres peuples placés sous un climat tout opposé. Dans le même point topographique du globe, les bords de l'Orénoque sont couverts de petites nations dont la diversité dans le caractère et le génie est frappante. Ici le voyageur se trouve au milieu d'un peuple joyeux, humain, plein de loyauté : il se nourrit avec lui de dattes et du fruit si doux du platane : là une autre nation dure, belliqueuse, féroce, indomptable, lui présente pour alimens la chair, et pour boisson le sang de son semblable. Plus loin, des femmes martiales et loquaces, donnent des lois à des hommes lâches et taciturnes. Une autre nation offre ensuite le spectacle de la nature ravalée presque à l'état de la brute ; elle se nourrit de terre, ou d'une espèce de pâte où il y en entre beaucoup. Plus loin, on est étonné de la stupide crédulité d'un autre peuple tellement voué à ses médecins, qu'il leur abandonne les biens des malades qu'il

les ayent guéris ou tués ; on le voit pousser l'indifférence et l'insensibilité pour son semblable souffrant, au point de se contenter de déposer sous le filet où il est étendu, la portion de vivres qui lui revient, sans s'inquiéter s'il l'a prise ou non. Telles sont les observations que l'on trouve dans l'histoire de l'Orénoque, par Gumilla. En prenant pour exemple des peuples sauvages, j'ai voulu ne rien laisser qui pût balancer l'influence du climat. Que l'on porte ses regards sur l'Europe civilisée, on y remarquera souvent une uniformité de génie et de caractère, entre des nations placées sous un climat très-différent. Que l'on s'arrête aux Flamands ou Brabançons, on retrouve chez eux, les goûts, les inclinations, les usages civils et religieux des Espagnols, et cependant quelle différence de climat ! En vain Masden a-t-il dans son premier volume de l'histoire critique d'Espagne, épuisé l'érudition pour prouver l'influence prépondérante du climat. On se refuse à croire que les mouvemens de l'ame soient dirigés par l'air, comme un voile léger, et suivent les impressions du froid et du chaud, comme un baromètre. La religion et le gouvernement politique, voilà les grands mobiles qui donnent au génie national son impulsion, sa forme et son

essor. Pour peu que l'on soit versé dans l'histoire, on reconnoitra cette vérité : sous le paganisme, on a vu les peuples barbares, superstitieux, s'abandonnant sans frein à leurs passions. L'évangile, en se propageant, ramena l'homme à l'amour de la vérité et des vertus sociales ; les peuples furent modérés, justes et humains. Après la religion, les lois, le gouvernement et l'exemple des chefs, ont l'influence la plus décisive. On voit les Romains invincibles sous Auguste ; lâches et vaincus sous Claude ; cruels avec Néron ; vicieux avec Vitellius ; justes clémens et bienfaisans à l'exemple des Vespasiens et des Titus. Sans remonter si haut, jetons les yeux sur nous mêmes : est-ce l'influence du climat qui, du peuple le plus généreux, le plus humain, le plus courageux, le plus civilisé, en a fait tout-à-coup une nation dont les excès, les crimes et les foiblesses ont étonné et effrayé l'Europe entière ? Est-ce encore à cette même influence, que cette même nation doit le retour de ses vertus, de ses lumières, de sa force et de sa félicité, ou au génie de l'homme extraordinaire qui est venu l'arracher du fond de l'abîme de ses malheurs, et à la sagesse des nouvelles lois qui la gouvernent ?

Chez les peuples sauvages, vivans sous le

même climat, on peut attribuer ces variétés de caractère et d'inclination, au manque d'une religion uniforme, qu'ils remplacent par les délires de leur imagination, et aux défauts des lois, ne connoissant que celles de la force, et n'ayant d'autre but dans leurs actions que leur intérêt personnel.

Le génie national suit les changemens de la religion et du gouvernement. Les Grecs d'aujourd'hui, sous la domination Ottomane, ne forment plus qu'un peuple ignorant, superstitieux et avili, tandis que leurs ancêtres s'illustrèrent dans les arts et les sciences, au sein de la paix et au milieu des combats, par des prodiges qui étonnent encore leur postérité et les nations les plus éclairées.

La religion et le gouvernement se soutenant dans le même état, le génie national se soutient également sans altération.

Les insulaires Baléares professant la même religion, obéissant aux mêmes lois que le reste de l'Espagne, ont nécessairement le même caractère, à quelques nuances près, résultat d'une domination des Maures qui dura plus de cinq cents ans, nuances qui disparurent dans le continent par les relations plus faciles et plus fréquentes avec les étrangers.

Strabon, Diodore de Sicile, et tous les historiens qui nous ont conservé la mémoire des anciens habitans des îles Baléares, s'accordent à nous les peindre comme très-courageux, belliqueux, et d'une adresse particulière à se servir de la fronde. On remarque cependant quelque différence entre ces deux auteurs; mais on doit observer que Diodore, en parlant des habitans de ces îles, remonte à une époque antérieure à leur civilisation. Strabon, au contraire, nous peint les insulaires Baléares de son temps. Ils vivoient, suivant cet écrivain (1), dans une paix continuelle, et jouissoient d'un bonheur parfait. Aussi les appelle-t-il Irenées ou Pacifiques, non que ces peuples fussent lâches et effeminés; ils prouvèrent toujours le contraire lorsque leurs ennemis les forcèrent de prendre les armes, et se signalèrent par leur valeur.

Diodore peint ces insulaires sous des couleurs si tristes, que l'on a de la peine à retracer le tableau qu'il en fait (2).

(1) *Strabon, lib. 3.*

(2) *Diodore, lib. 6. cap. 5.* « Il y a d'autres îles en « face de l'ibérie, appelées par les Grecs gymnasies, « parce que leurs habitans dans l'été ne se couvrent « d'aucuns vêtemens. Ils sont fort adonnés au vin que

L'historien Dameto craignant que le récit de Diodore ne laisse une espèce de tache sur ses concitoyens, ne pouvant mieux les défendre, ou plutôt ne faisant pas attention à l'époque où remonte l'historien sicilien, l'accuse franchement d'imposture. Qu'importe, au surplus aux Baléares actuels que leurs ancêtres, dans les temps les plus reculés, s'abandonnassent à des vices qu'ils sont loin d'imiter, et qu'ils rejetassent toute espèce de vêtement lorsque la chaleur les incommodoit: en sont-ils moins bien vêtus?

J'ai trouvé chez les Majorquins des qualités es-

« leur île ne produit point, et manquant, pour se oindre
 « d'huile d'olive, ils se servent de celui de lentisque, ou
 « de graisse de cochon. Ils sont tellement portés pour les
 « femmes, qu'en échange d'une seule, ils donnent trois
 « ou quatre hommes: ils vivent dans les cavernes des
 « rochers, et loin de se servir d'or et d'argent, ils s'op-
 « posent à ce que l'on tente d'en tirer de leur île, pré-
 « tendant que ces métaux furent la cause de la mort de
 « Geryon, fils de Chrisaure, tué par Hercule. Quand ils
 « alloient à la guerre avec les Carthaginois, dont ils
 « étoient alliés, ils troquoient leur solde pour du vin et
 « des femmes. Dans les noces, les parens et amis jouis-
 « soient de la femme, pendant que le mari s'occupoit à
 « s'enivrer. Ils coupoient par morceaux les corps des
 « morts, et les déposoient dans des urnes sur lesquelles
 « ils plaçoient de grosses pierres. »

timables et qu'on ne peut leur contester: ils respectent l'étranger; on peut, sans crainte, parcourir de nuit comme de jour les campagnes; s'aventurer dans l'intérieur des montagnes, dans les lieux les plus retirés, on recevra partout l'accueil le plus hospitalier; en acceptant les offres du bon paysan, on sera en doute si c'est lui qui oblige ou qui est obligé.

Outre les divertissemens que peut offrir le théâtre, les Majorquins ont des fêtes particulières. Le carnaval se passe en mascarades et en bals qui se donnent dans la salle de la bourse.

Depuis la St.-Jean jusqu'au mois de septembre tous les soirs, les rues de la ville de Palma présentent successivement un spectacle fort agréable. Tous les habitans du quartier se piquent de décorer le devant de leurs maisons, de tableaux et de tapisseries, et d'en garnir les fenêtres et les portes de lampions de différentes couleurs. Des musiciens, tirés des différens corps de musique de la garnison, placés sur un amphithéâtre, jouent des contre-danses qui s'exécutent dans la rue avec infiniment d'ordre et de gaieté. Les deux côtés de la rue sont garnis de chaises pour les spectateurs. Des marchands circulent dans l'assemblée, et présentent des petits gâteaux et des

liqueurs rafraîchissantes. La fête se prolonge jusqu'au jour.

Le 20 d'août, il se tient une foire, pour les bestiaux, dans une vaste plaine, à environ deux lieues de Palma, près d'une abbaye de Bernardins. Le peuple s'y rend en foule; toutes les voitures sont employées, jusqu'aux chariots qui se louent fort cher. La plaine est couverte de petites boutiques. Là, au milieu des troupeaux bêlans, des groupes de jeunes gens assis sur l'herbe, à l'ombre d'un olivier, font un repas champêtre; ici d'autres se livrent à la danse au son d'une rustique musette; un étranger paroît-il, on s'empresse de l'inviter à prendre part au festin, ou à la danse: on se réjouit lorsqu'il accepte.

Dans les villages on fait, le jour de la fête du patron, des courses de chevaux, de mulets et d'ânes. Les jeunes garçons, les filles même disputent le prix de l'agilité. La fête se passe dans une plaine; un vieillard, un roseau à la main, maintient le bon ordre et décerne le prix au vainqueur. Les hommes reçoivent une paire de poules, ou des fers de chevaux, etc; les filles victorieuses rapportent, en sautant, à leurs mères, un rebozillo d'indienne. Quelle franchise dans la joie de ces paisibles babitans de la cam-

pagne! quelle pureté! quelle délicieuse simplicité de mœurs!

Dans toutes ces fêtes, où le peuple accourt et se réunit en foule, jamais de rixes; une joie pure, une tranquillité parfaite en font les délices et l'objet de l'admiration de l'étranger. Pendant tout le temps que j'ai vécu parmi ces insulaires, je n'en ai jamais vu aucun se porter à des crimes dignes du dernier supplice. Les vols, les violences ont toujours été commis par des étrangers. Dans la ville, on retrouve la même douceur de caractère, mais malheureusement mélangée avec une espèce d'intérêt et d'avarice très-prononcés. On y observe aussi une forte teinte de vanité dans les hommes d'un rang distingué, qui ne connoissent rien au-dessus d'eux, et dans les artisans qui s'imaginent être parvenus à la dernière perfection. Interrogez un ouvrier: avant de répondre à vos questions, il vous demande si à Paris, à Londres, on travaille aussi bien qu'à Majorque. Si vous lui dites que la supériorité est du côté de l'étranger, il part d'un éclat de rire, et semble prendre pitié de votre ignorance. On ne peut cependant refuser aux Majorquins du génie, une conception facile et de l'aptitude pour les sciences et les arts.

Les Minorquins ont toujours partagé, dans

les temps anciens, la réputation de courage et d'adresse à se servir de la fronde, dont jouissoient les Majorquins. On reproche aujourd'hui à ces insulaires une espèce d'indolence et d'apathie qu'ils ont contractées par la variation successive des différens gouvernemens qui leur ont dicté des lois. La crainte de changer de maîtres ne fait sur eux aucune impression. Ils reçoivent avec docilité, je puis même dire avec indifférence, les nouvelles lois qui leur sont présentées. Contens de vivre dans la médiocrité, leurs vœux se bornent à n'être point troublés dans leur tranquillité. Ils prennent peu d'intérêt aux événemens politiques, et ils ne quittent qu'avec une répugnance bien marquée, le lieu natal, pour s'enrôler sous les drapeaux du souverain. Si du temps des Anglois on leur voyoit montrer une certaine activité, tout se bornoit à un petit nombre de spéculateurs et de marins qui s'enrichissoient sans peine par des courses qui ne s'étendoient pas au-delà des côtes des îles et du continent d'Espagne. Le reste des habitans n'en persévéroit pas moins dans son indolence naturelle. Sous les Espagnols, je n'ai pas vu un armement minorquin : la facilité de la course n'étoit plus la même, elle présentoit des dangers à courir, et le sentiment de la gloire ne sauroit

seul dédommager un peuple qui paroît en connoître si peu le prix. Le Minorquin est facilement ébloui par le moindre succès. La prospérité lui donne non de l'émulation, mais de l'orgueil et de la jactance. Ces insulaires sont, en même temps, très-jaloux entre eux, irascibles, portés à la haine et à la vengeance, enclins à toutes les petites tracasseries ; ils ont, en un mot, tous les défauts des caractères foibles et sans énergie. On est frappé de l'espèce de distance dans laquelle se tiennent entre elles les différentes classes des habitans. Le noble se regarde comme fort au-dessus du négociant et du marin, ceux-ci, à leur tour, affectent une certaine supériorité envers l'artisan et l'habitant de la campagne.

Les Minorquins vivent fort retirés. Ils accueillent cependant l'étranger, et semblent le voir avec plaisir ; mais dans la réalité, tout se borne à quelques politesses du moment ; ils ne se lient point. On trouve chez eux la tranquillité de la solitude. Leurs fêtes ont la teinte de leur caractère. Au carnaval, on se déguise le soir, et l'on va, dans quelques maisons de parens ou d'amis, se montrer et danser un moment au son d'un mauvais violon ou d'une guitare. Dans les soirées de la belle saison, on voit quelquefois dans les rues des groupes d'hommes et de femmes, au milieu

desquels un danseur et une danseuse imitent grossièrement le fandango espagnol. L'orchestre ne se compose ordinairement que d'une guitare, dont le premier venu peut jouer; il ne s'agit que de faire rouler les doigts sur toutes les cordes. Une lampe suspendue au-dessus de la porte de la maison devant laquelle s'établit le bal, éclaire la joyeuse assemblée. Chacun danse à son tour et paye une légère rétribution. Le bal se termine toujours par de bruyantes acclamations.

Le jour de la St.-Jean est célébré par des courses de chevaux, de mulets et d'ânes : elles se font dans une des principales rues de la ville. Les champions sont des gens du peuple, fort jaloux de gagner une petite cuillère d'argent ou autre bagatelle, prix de ces jeux.

Les marins fêtent la St.-Pierre par des courses de bateaux dans le port. Les premiers arrivés au but, reçoivent pour prix, un chapeau orné d'un ruban de couleur. Ces spectacles, attirent une foule d'habitans qui y prennent un grand intérêt.

Les Minorquins sont en général superstitieux et fort attachés aux cérémonies religieuses. Ils sont jaloux de jouer un rôle dans les processions. Le jour de celle de la Fête-Dieu, c'est à qui pourra y figurer sous le costume des guerriers

romains : c'est à qui pourra y envoyer son enfant habillé en ange. Ils achètent le droit d'être vêtus d'un habit religieux à leur mort.

Les Iviçins ont à-peu-près les mêmes habitudes que les habitans des îles Baléares; ils ne diffèrent que par leur extrême ignorance et la grossièreté de leurs mœurs. Ils ont la réputation d'être braves et bons marins.